Amédée Ayfre

Objekttyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Der Filmberater**

Band (Jahr): **24 (1964)**

Heft 9

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Amédée Ayfre

Die katholische Filmarbeit hat diesen Sommer unerwartet zwei junge Theologen verloren. Der österreichische Religionsprofessor Rudolf Malik, der sich seit Jahren publizistisch um eine christliche Filmkultur bemüht hatte, ist nach kurzer Krankheit im Alter von 37 Jahren gestorben. Er hatte sich vor einigen Wochen bei der Redaktion des «Filmberater» auf den 22. Juli angemeldet, um ein Buch über den religiösen Film, über dem er arbeitete, mit uns zu diskutieren. Am festgesetzten Tage traf die Nachricht von seinem Tode bei uns ein.

Am selben Tage verunglückte auf der Fahrt zum Filmfestival in Locarno der 42jährige französische Theologe Amédée Ayfre, Mitglied der Weltpriester-Kongregation St-Sulpice. Amédée Ayfre ist ohne Zweifel der spekulativste Filmtheoretiker der letzten Jahre gewesen. Nach seinen theologischen Studien — er wurde 1947 zum Priester geweiht — begann er in Toulouse die Arbeit an einer philosophischen Dissertation, die er ab 1949 unter Etienne Souriau in Paris fortsetzte. Er entdeckt die neue Sprache des Films. Zwei Filme bestimmen die Richtung seiner Studien: «Panzerkreuzer Potemkin» und «Germania anno 0». Die letzte Sequenz des Films von Rossellini veranlaßt ihn zu einem Brief an André Bazin. Bazin horcht auf, antwortet sofort und ausführlich. Es ist der Anfang einer tiefen Freundschaft. Inzwischen hat Amédée Ayfre auch mit der Centrale catholique du cinéma Kontakt aufgenommen. Seine Arbeit «Problèmes esthétiques du film religieux», die er 1951 unter dem Patronat von Etienne Souriau vorlegt, ist eine «innovation universitaire»: die Studien über den Film haben von nun an ihren Platz an der Sorbonne.

Von Amédée Ayfre durften wir, außer vielen Essays, entgegennehmen: «Le cinéma et le sacré» (zusammen mit Henri Agel, in «Collection 7e Art», Paris 1953, 2. Auflage 1961), «Dieu au cinéma; problèmes esthétiques du film religieux» (Paris 1953), «Le cinéma et la foi chrétienne» (Paris 1960) und, noch dieses Jahr: «Cinéma, télévision et pastorale» (Paris 1964, cf. «Filmberater» Nr. 7/64), «Conversion aux images» («Collection 7e Art», Paris 1964). Wir möchten unseren Lesern aus der letztgenannten Veröffentlichung einige Zeilen vorlegen.

... «Ce que Dieu a fait **ex nihilo,** l'homme peut le faire **de novo** à partir de ce qui est déjà là. Ce sont des êtres nouveaux que lui aussi lance dans l'existence. Et cette existence indépendante est sans doute la meilleure définition que l'on ait jamais donnée de l'œuvre d'art et de sa beauté. Celle-ci est exactement mesurée par la densité d'être qu'a su créer l'artiste. Il n'a pas créé de l'être, mais, prenant dans le monde des éléments d'être, il a su si bien les or-

ganiser, les imbriquer, les faire se tenir les uns aux autres par un lien mystérieux, qu'il faut bien dire, au sens le plus strict, qu'il leur a ‚donné forme', c'est-à-dire pas seulement une apparence extérieure ou même une structure interne, mais véritablement une âme originale qui les fait être ce qu'ils sont. Dans la mesure où un roman, un tableau ou une symphonie s'imposent avec une force et une solidité suffisantes pour obliger à reconnaître leur présence d'êtres uniques quasi vivants, on a même dit quasi personnels, il faudra bien avouer que ce sont des œuvres, voire des chefs-d'œuvre et qu'ils sont beaux, quels que soient d'autre part les sentiments — aversion, colère ou amour — que puissent susciter certains aspects de cette présence.

Car l'un des caractères les plus étonnants de cette création artistique est de pouvoir, comme celle de Dieu, assumer dans une beauté supérieure la présence même du faux, du mal et du laid. Tel personnage de Shakespeare ou de Dostoievski, tel monstre de Goya, telle évocation d'un poème de Baudelaire, pourront bien être atroces ou horribles, voire inspirer le dégoût, l'artiste a su conférer à ses personnages une telle puissance d'existence, qu'il faut bien dire, au-delà de la laideur de leur apparance, que l'œuvre à laquelle ils appartiennent est suprêmement belle. Et c'est vraiment en cela que l'artiste est le plus proche de Dieu, puisqu'il est comme lui capable de faire entrer le mal dans l'harmonie d'un plus grand bien, car en vérité le mal n'est jamais un absolu. Il n'est toujours que l'envers, la faiblesse ou l'absence de certains valeurs et, à ce titre, il ne peut pas davantage être éliminé des créations humaines que de l'univers dans son ensemble. Il n'est pas jusqu'aux plus redoutables déviations de la liberté dont il a doté, s'il est grand, ses personnages, que l'artiste ne doive, à l'instar de Dieu, s'imposer de respecter. Car les libertés s'engendrent comme les nécessités s'enchaînent et, à partir de l'initiative absolue et souveraine du Premier Créateur, ce ne sont pas que des sphères inéluctablement fermées sur une orbite éternelle qui ont été lancées dans l'existence, ce sont des fils capables de prolonger, en le renouvelant, le geste de leur père. Si l'art est bien ce ‚petit-fils de Dieu' que saluait Dante, il est lui aussi, à sa manière et dans son domaine, créateur et libre.» . . .

. . . «L'art ne peut jamais conduire sans peine un spectateur passif au pied du trône de Dieu. Personne ne peut faire pour lui ce long chemin qui remonte les étapes qu'une libre création a descendues. Il doit remettre ses pas dans ceux de l'artiste et revivre éventuellement ses hésitations, ses haltes, ses tâtonnements, ses faiblesses, ses erreurs. Il risque bien d'y user, lui aussi, ses jambes jusqu'aux genoux. Mais le métaphysicien le plus assuré n'a jamais prétendu qu'une voie quelconque vers Dieu fût de tout repos. Il est déjà bien beau de savoir que la route existe et qu'elle aboutit. Car c'est à travers ce mélange de certitude et de mystère que tâtonne ici-bas, inévitablement, notre liberté. Comment, dès lors, ne pas rendre grâce si, malgré tout, il arrive parfois que ‚ce gant perdu d'une main inconnue', ainsi que Kandinsky définissait l'art, nous conduit jusqu'à la main mystérieuse qui l'a un jour habité et dont il épouse encore inéluctablement la forme invisible ? » . . .